

# **Gilbert Doctorow : Russie et Chine revoient leurs liens avec Washington face à la guerre en Iran**

Le Dr Gilbert Doctorow explique pourquoi la Russie et la Chine doivent repenser leurs relations mutuelles ainsi que leurs relations avec les États-Unis à la suite de l'attaque contre l'Iran. Le nouveau livre de Gilbert Doctorow, « War Diaries. Volume 1 : The Russia-Ukraine War, 2022-2023 », est désormais disponible sur Amazon : <https://www.amazon.com/War-Diaries-Russia-Ukraine-2022-2023/dp/B0F9VK1WM2> Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X /Twitter : [https://x.com/Glenn\\_Diesen](https://x.com/Glenn_Diesen) Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : [buymeacoffee.com/gdieseng](https://buymeacoffee.com/gdieseng) Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

## **#Glenn**

Bienvenue à nouveau. Nous recevons aujourd'hui Gilbert Doctorow, historien et analyste des affaires internationales, pour discuter de la manière dont la guerre en Iran affecte l'Orient, et principalement la Russie. Merci d'être revenu parmi nous.

## **#Gilbert Doctorow**

Bonjour, très heureux d'être avec vous.

## **#Glenn**

Nous voyons donc que cette guerre en Iran présente de nombreuses dimensions, que les Russes interpréteraient sans doute de différentes manières. Tout, depuis la diplomatie trompeuse jusqu'à l'illégalité de la situation, la brutalité du conflit — la volonté d'escalader, d'assassiner des dirigeants gouvernementaux, d'attaquer des infrastructures critiques, voire des centrales nucléaires. Cela pourrait viser à affaiblir la Russie et la Chine, mais nous observons également certaines erreurs de calcul des États-Unis, la résilience iranienne et la possible destruction des États du Golfe si leurs usines de dessalement venaient à tomber en panne. Nous constatons aussi une fracture dans la relation entre Américains et Européens. Ainsi, tout cela indique que les répercussions de cette guerre ne seront pas seulement régionales, mais mondiales. Comment voyez-vous ce désastre se dérouler au Moyen-Orient — son impact et la manière dont il est perçu par l'Orient, et en particulier par la Russie et la Chine ?

## **#Gilbert Doctorow**

Eh bien, je pense que la première chose que j'aimerais faire, c'est marquer une petite pause ici. Parce que lorsque nous parlons de la Russie, nous parlons du président Poutine et de son administration, de son ministre des Affaires étrangères — de ce qu'ils disent. Et puis, il y a ce que disent les milieux bavards, vous savez, ce que dit l'establishment moscovite, comme on le voit dans les émissions de débat.

## **#Glenn**

Et pas seulement dans les émissions de débat.

## **#Gilbert Doctorow**

Ils sont très, très différents. Si l'on regarde strictement le président Poutine et ses collaborateurs immédiats, comme le ministre des Affaires étrangères, on constate très peu de réaction — étonnamment peu de réaction — du Kremlin face à ces développements dramatiques et choquants, qui concernent l'ensemble de la relation possible avec Donald Trump et avec l'ordre mondial en général. Le comportement de Trump est obscène, odieux. Je ne veux pas chercher d'autres mots péjoratifs. Je pense qu'il s'est réservé une place assurée en enfer. Mais c'est mon opinion personnelle ; je ne parle pas en tant qu'analyste. En tant qu'analyste, ce qu'il a fait est absolument choquant — cela bouleverse totalement tout ce qui ressemble à un ordre mondial, au respect de la Charte des Nations unies, au respect du droit international.

Il a déclaré n'être freiné que par ses propres limites morales — sa propre conception de la moralité — et non par le droit international ou toute autre loi. Et il agit en conséquence. Le problème, c'est que sa moralité est bestiale. Son comportement, selon les normes humaines ordinaires, est la chose la plus épouvantable que nous ayons vue depuis très, très longtemps. Permettez-moi de distinguer entre ce qui est dit et ce qui est fait. Les présidents américains et leurs collaborateurs ont commis des actes horribles, depuis Nixon et Kissinger, mais ils n'en parlaient jamais aussi ouvertement, aussi brutalement — « Si nous pouvons tout faire, il faudra bien que vous vous y fassiez. » C'est absolument choquant. Cette distinction, bien sûr, revient dans toutes les émissions de débat. Ils en font tout un sujet.

Nous n'avons jamais été témoins d'une telle franchise — d'une telle transparence — dans la politique américaine du « la force prime le droit ». Mais au niveau du Kremlin, c'est presque le silence total. Bien sûr, ils n'osent rien dire au sujet de M. Trump révélant sa véritable nature. Ils ne disent pas qu'ils vont poursuivre les négociations. Ils ne disent pas qu'ils vont les interrompre. Ils se contentent de noter qu'ils sont dans l'attente et que les Américains l'ont demandé. En ce qui concerne l'Iran, beaucoup d'entre nous, dans les médias alternatifs, avons supposé que l'Iran était encadré par l'Organisation de coopération de Shanghai et par les BRICS, grâce à ces deux grandes puissances qui lui assuraient une certaine stabilité, un sentiment de sécurité et de bonnes raisons de se comporter

de manière ordonnée et de ne pas être un parrain du terrorisme. Nous voyons maintenant que ces deux cadres sont pratiquement dénués de sens.

La Russie et la Chine, à notre connaissance — je reste très prudent à ce sujet, car il est difficile de dire à quel point notre connaissance est fiable, puisque tout cela se déroule dans l'ombre — mais étant donné l'absence d'accusations portées contre la Russie et la Chine pour avoir apporté un soutien concret à l'Iran, on peut supposer qu'il n'y en a pas. Nous avons entendu — ah oui — que l'Amérique était choquée, Washington était choqué à l'idée que les Russes puissent éventuellement fournir des renseignements militaires à l'Iran. Quelle horreur. C'est tout ce que nous avons vu. Les Israéliens ont déclaré qu'hier, ils avaient coulé des navires qui transportaient des armes russes à destination de l'Iran. La Russie a nié qu'ils transportaient des armes ou même qu'il s'agissait de navires russes. Mais à part cela, nous n'entendons pas un mot sur des livraisons d'armes russes.

Alors, quelle est la signification de l'alliance ou des accords de coopération ? Quelle est la signification de la présence de l'Iran dans l'Organisation de coopération de Shanghai ou dans les BRICS ? Je dirais qu'à ce stade, aucune. Je ne veux pas être trop sévère ici, car ce que nous avons tous appris — y compris les Russes et les Chinois — c'est que, comme M. Trump et ses proches l'ont montré, l'Iran est tout à fait capable de défendre ses propres intérêts, bien plus que ce que l'on imaginait, sans même tenir compte du missile à deux étages de 4 000 kilomètres qui a été tiré sur J. R. Garcia. Mais même dans les limites des missiles à courte et moyenne portée, ils ont démontré une capacité à maintenir la hiérarchisation des tirs, le calendrier des tirs — tout ce qui relève du commandement et du contrôle —, qui, soi-disant, avait été complètement détruit par les attaques américaines et israéliennes.

Les Iraniens ont tenu bon, et même très bien. Bien sûr, leur atout reste le détroit d'Ormuz et leur capacité à provoquer des dommages économiques au Moyen-Orient et à tous ceux qui en dépendent — c'est-à-dire principalement l'Extrême-Orient et, dans une moindre mesure, l'Europe. Personne ne s'attendait à ce que leur organisation puisse survivre à des attaques aussi spectaculaires et terribles que celles qu'ils ont subies. Et pourtant, ils l'ont fait. Il faut donc revenir à la première question : peut-être que les Iraniens avaient parfaitement raison de ne pas conclure d'alliances militaires défensives avec la Russie ou la Chine, et de garder leurs options ouvertes. Peut-être. Je n'en dirai pas plus ; je le mentionne simplement en passant.

Mais la capacité de l'Iran à survivre à tout cela a été stupéfiante. Leur aptitude à maintenir une pression sur le globe et à détruire, à volonté, presque toute la production d'hydrocarbures au Moyen-Orient rend leur contrôle sur le détroit d'Ormuz presque sans importance. S'il n'y a pas de production, alors il n'y a rien pour les pétroliers à transporter à travers le détroit d'Ormuz. Donc, quelle que soit la manière dont on l'envisage, ils se trouvent en position de force. Ce n'était pas ce à quoi on s'attendait. Certainement, les Russes — officiellement, les Russes — n'avaient jamais imaginé que l'Iran puisse être plus puissant grâce à sa défense asymétrique que les États-Unis avec leurs attaques directes et barbares contre l'Irak.

## #Glenn

Étant donné que nous voyons que toutes les règles ont essentiellement disparu — jetées aux oubliettes — et que les États-Unis l'assument ouvertement, notamment avec Pete Hegseth et toute cette rhétorique selon laquelle respecter le droit international ou les règles d'engagement relèverait simplement du politiquement correct, qu'ils feront tout ce qu'il faut, rejetant en somme le droit international — comment cela se traduit-il dans les calculs militaires des Russes et des Chinois ? Car les États-Unis semblent très déterminés à vaincre leurs adversaires. Et encore une fois, vous soulignez l'idée que neutraliser les Iraniens servirait également à affaiblir la Chine. Alors, comment cela affecte-t-il la coopération militaire ? Y a-t-il actuellement des discussions sur un approfondissement de la coopération militaire entre la Russie, la Chine, la Corée du Nord ou d'autres ?

## #Gilbert Doctorow

Très bien. Tout d'abord, si l'on revient au tout début de cette affaire — comme je l'ai mentionné plus tôt dans des entretiens récents et dans mes écrits — les attaques américaines et israéliennes contre l'Iran ont bouleversé à un point extrême l'establishment de la politique étrangère russe. Ils ont été si choqués qu'ils ont commencé à comprendre que la méthode utilisée par le gouvernement Poutine — la lente, lente guerre d'usure — n'est pas adaptée à l'environnement sécuritaire actuel. Et ils ont commencé à en parler ouvertement. Cela s'est produit dans l'une des émissions de Soloviov, à un degré stupéfiant. Ils ont presque dénoncé Poutine sous toutes les formes possibles, sauf en le nommant. Le lendemain, Soloviov a ravisé ses propos et parlait de notre merveilleux commandant en chef qui travaille sans relâche à trois heures du matin pour veiller à notre bien-être. Mais d'autres ont continué à maintenir la pression.

Alexandre Douguine, un philosophe de cour — comme on le considérait au sein du Kremlin de Poutine — a formulé une critique de la gestion de la guerre au moins aussi sévère que celle de l'émission de Soloviov. Et bien sûr, Douguine est intouchable. Après le meurtre brutal et l'assassinat de sa fille, il a été érigé en héros, et il est interdit de dire un mot contre lui. Pourtant, le voilà, en pleine lumière, sur son propre site, dénonçant l'approche du « ralentissement ». Il y a donc un changement de mentalité. La question est de savoir où et quand cette pression s'exerce sur le président, et avec quel effet. Quant à la question que vous avez posée, elle a été directement abordée à nouveau dans la même émission — le même talk-show. M. Soloviov, après cette attaque choquante puis sa rétractation, a disparu de la télévision pendant une semaine, et je me suis dit : mon Dieu, on dirait que la liberté de la presse vient de s'évaporer.

## #Glenn

Non, non, je me suis complètement trompé.

## #Gilbert Doctorow

Il a disparu de la télévision parce qu'il a rejoint une délégation parlementaire de la Douma auprès de leurs homologues à Pékin. Cela se produit périodiquement, et c'était très opportun. L'un des membres de cette délégation, président d'une commission de la Douma qui s'est ensuite exprimé à nouveau dans l'émission de Solovyov, a expliqué qu'ils tenaient à engager les Chinois sur la question même que vous avez posée : ne devrait-on pas désormais forger une alliance de défense tripartite entre la Russie, la Chine et la Corée du Nord ? Et, bien sûr, la question se pose — pourquoi la Corée du Nord ? Comment peut-on mettre sur le même plan la puissance de la Corée du Nord avec celle de ces deux superpuissances, la Russie et la Chine ? La contribution réellement intéressante de la Corée du Nord, bien sûr, réside dans sa volonté et sa détermination à agir plutôt qu'à simplement parler.

Et il y a des raisons de croire que les Nord-Coréens fournissent des munitions à l'Iran — en particulier des drones sous-marins et des missiles capables de détruire des porte-avions. Ces armes auraient été livrées par la Corée du Nord. Si l'on y réfléchit, on peut se demander : pourquoi ne leur fournissent-ils pas une bombe nucléaire ? Ou peut-être que si — nous n'en savons simplement rien. Mais le fait est que les Nord-Coréens ne sont pas des bavards ; ce sont des gens d'action. Les Chinois et les Russes, eux, ne font que parler. Et cela ressort clairement dans le discours d'hier — ou d'aujourd'hui — de Lavrov, commentant la dernière situation au Moyen-Orient. Ce n'est que des plaintes, rien que des plaintes. « Oh, regardez ce qui se passe. »

Je suis désolé, mais il s'agit du deuxième pays le plus puissant militairement au monde, et tout ce qu'ils trouvent à dire, c'est : « Mon Dieu, comme c'est triste. » C'est une tragédie verbale pitoyable — une réponse à l'Amérique qui sème le chaos au Moyen-Orient. Sans parler du fait : où est la réponse concrète face aux actions des États-Unis là-bas ? Et juste pour préciser, comme Dmitri le répète à quiconque lui tend un micro : « Eh bien, cela va vraiment bouleverser l'économie mondiale. » Une observation brillante, que bien sûr aucun de nous n'aurait pu formuler sans son intervention. La Russie s'est retenue et n'a rien dit. Et laissez-moi expliquer pourquoi. Encore une fois, je ne veux pas être critique.

Je veux simplement être analytique ici. La raison, telle que je la comprends, est très claire. La Russie a fait de sa capacité à maintenir des relations de dialogue avec tout le monde une force. Mais lorsqu'on se trouve dans une situation aussi critique que celle que nous vivons actuellement — une situation qui pourrait facilement dégénérer en Troisième Guerre mondiale et entraîner non seulement une récession mondiale mais une dépression mondiale —, ce n'est pas une vertu de parler à tout le monde et de se tenir la main avec tout le monde. Il faut agir, prendre position, et la Russie ne le fait pas. Au contraire. J'ai entendu, dans l'émission de dimanche soir — il lisait, c'était tellement évident, c'était un prompteur —, il lisait des phrases qui ont dû le mettre très mal à l'aise, mais qui venaient clairement du Kremlin.

Et les propos étaient : « Oh, comme c'est triste que les États du Golfe soient lésés dans ce conflit. » Eh bien, c'est parce que M. Poutine veut tenir la main de tout le monde et montrer à quel point la Russie est très « intermédiaire », puisqu'elle parle à toutes les parties. Je ne crois pas que ce soit la

réponse appropriée à la situation désespérée actuelle. L'idée que la Russie verse des larmes — que je considère comme des larmes de crocodile — sur le tort causé à ses concurrents, les États du Golfe, qui sont après tout ses rivaux dans la fourniture d'hydrocarbures au monde, a bien piètre allure. Ce fait ressort, et de nombreux autres observateurs l'ont souligné. Je ne m'étais pas exprimé à ce sujet auparavant, mais maintenant je n'ai plus d'autre choix que de le faire. Poutine penche du côté d'Israël ; cela ne fait aucun doute. Et sa justification ne résiste pas à la raison.

La justification était : « Oh, il y a deux millions de russophones titulaires d'un passeport vivant en Israël, et nous ne pouvons pas tolérer qu'ils subissent du tort. » Eh bien, mes amis, ce ne sont pas des amis. Les résidents israéliens — les détenteurs d'un passeport israélien qui ont la double nationalité et possèdent également un passeport russe — ne sont pas non plus des amis de Moscou. Et quiconque prétend le contraire ne parle pas sérieusement, y compris le président de la Russie. Ce sont des ennemis. Tout comme M. Tobias était un ennemi, tout comme Naina Eltsine est une ennemie, ils sont tous choyés par le président de la Russie. Je n'en dirai pas plus. Il a toutes les possibilités de changer de cap, et j'espère qu'il le fera. Mais en l'état actuel, le statut de grande puissance de la Russie est totalement gaspillé pour résoudre une crise mondiale au Moyen-Orient.

## **#Glenn**

Je pensais à quelque chose — tu as mentionné que, bien sûr, les États du Golfe sont des concurrents de la Russie, surtout sur les marchés de l'énergie. Mais comment vois-tu les autres aspects, enfin, quels avantages la Russie pourrait-elle en tirer ? Parce que les médias soulignent souvent que la Russie est la grande gagnante de cette guerre. Cela semble logique dans une certaine mesure : les prix de l'énergie augmentent, beaucoup de ses concurrents énergétiques se retirent du marché. Le fait que les États-Unis aient dû lever certaines sanctions contre la Russie — une fois que la solidarité autour des sanctions s'effrite — il pourrait être difficile de la rétablir. Des armes sont redirigées alors qu'elles auraient autrement servi à tuer des Russes. Mais j'ai pensé à quelque chose de plus précis, qui touche aussi les Chinois : l'affaiblissement des systèmes d'alliances au Moyen-Orient.

Nous voyons certains États du Golfe, vous savez, repenser à la pertinence d'accueillir toutes ces bases américaines — en Asie de l'Est, comme en Corée du Sud. Certains doivent se demander à quel point les garanties de sécurité sont réellement solides, alors que les États-Unis retirent tous ces missiles THAAD et Patriot. Et en Europe aussi, on observe un fossé qui se creuse entre les États-Unis et l'Union européenne. Alors, voyez-vous cela comme un avantage, ou plutôt comme une partie de la même tendance — l'affaiblissement des systèmes d'alliance ? Car cela semble être un élément clé de la position hégémonique : si l'on peut diviser toutes les régions du monde entre alliés obéissants et dépendants, et adversaires affaiblis.

## **#Gilbert Doctorow**

Eh bien, je vais répondre à cette question, qui est très importante. Mais d'abord, je veux la retourner. Les alliances des faibles et les médias alternatifs, qui avaient été considérés comme si

importants pour l'avènement d'une nouvelle gouvernance mondiale polycentrique et multipolaire, ont volé en éclats. En écoutant la télévision russe, ils parlaient désormais des BRICS en des termes qu'aucun de nous n'aurait pu imaginer. En suivant leurs discussions et ce qui s'est passé au cours des deux dernières semaines, ils reconnaissaient plus ou moins que les BRICS ne valent rien — rien du tout. Et je dis cela à tous nos collègues : si les Russes le disent, pourquoi le disent-ils ? Avant cela, ils avaient constaté que les États-Unis avaient bouleversé les BRICS en imposant ces sanctions de 50 % aux pays commerçant du pétrole russe.

Et cela a fonctionné. L'Inde a cessé tous ses achats de pétrole russe. Bon, ça, c'était avant. Maintenant, ils se contentent de dire : « BRICS. » Vous savez, d'ailleurs, les BRICS n'ont jamais été censés être anti-américains. Ce sont des Russes qui parlent à la télévision d'État. Les BRICS étaient censés construire un cadre alternatif qui remplacerait progressivement le FMI et l'Organisation mondiale du commerce défaillants, ainsi que toutes ces autres structures datant de l'après-Seconde Guerre mondiale. C'était censé être un nouvel ordre. Aujourd'hui, les Russes ne disent plus cela. Cela explique pourquoi, il y a un an — je crois que c'était la dernière réunion des BRICS, peut-être il y a deux ans — quand nous tous... quand a eu lieu la réunion de Kazan ? C'était en octobre, n'est-ce pas ?

## **#Glenn**

Ouais.

## **#Gilbert Doctorow**

D'accord. Lorsque nous avons découvert qu'il n'y aurait pas d'alternative aux échanges existants — les échanges de devises — et donc pas de monnaie des BRICS, cela semblait étrange, mais personne ne l'a vraiment souligné. Et maintenant, c'est parfaitement clair pourquoi : les Russes avaient compris à l'époque, sans jamais le dire ouvertement, que les BRICS ne valaient pratiquement rien. C'est ce qui ressort de tout cela. Et je dirais que l'Organisation de coopération de Shanghai ne s'en sort pas beaucoup mieux, même si, lors de sa dernière réunion, il était évident que les Russes et les Chinois cherchaient à y investir davantage, en en faisant leur principal vecteur pour avancer vers une nouvelle gouvernance mondiale, plutôt que les BRICS, dont l'importance diminuait.

Donc, lorsque nous disons que les organisations occidentales — qu'il s'agisse de l'OTAN, de l'UE ou d'autres — sont en train de se désagréger ou de révéler des fissures cachées qui seront importantes pour leur évolution future, je dirais que ce que nous pensions être les organisations unissant l'Est se sont également révélées brisées. Cela crée une situation encore plus chaotique que tout ce que nous aurions pu imaginer. Oui, bien sûr, ici en Europe, la désagrégation de l'UE n'en est qu'à sa première étape.

## **#Gilbert Doctorow**

Je ne peux pas imaginer.

## **#Gilbert Doctorow**

Comment Ursula von der Leyen va-t-elle survivre à ses déclarations de la semaine dernière selon lesquelles nous n'importerons pas un gramme de gaz russe dans la situation actuelle de pénurie, de flambée des prix et de forte inflation ? Comment peut-elle s'en sortir ? Même s'ils ne sont pas des pragmatiques, tous les dirigeants d'Europe occidentale sont confrontés à l'inflation politiquement périlleuse qui s'annonce.

## **#Glenn**

Comment comprendre la réaction des Européens ici, pourtant ? Parce que c'est un véritable choc pour eux. Ils se sont coupés eux-mêmes et ont célébré le fait de ne plus acheter de pétrole ni de gaz russes. Et maintenant, bien sûr, ils se retrouvent également coupés du Moyen-Orient. On voit les États-Unis prendre conscience que l'Europe dépend désormais entièrement du GNL américain, ce qui permet à Trump de dire essentiellement à l'UE : « Vous allez adopter cet accord commercial, cet accord horrible que personne dans l'UE ne voulait. Sinon, vous n'aurez plus un accès privilégié à notre GNL. » Alors, qui aurait pu prévoir cela ? Vous vous coupez de tous les autres fournisseurs, et le seul dont vous dépendez désormais complètement dispose d'un levier politique. C'est assez prévisible, mais tout de même choquant d'une certaine manière.

Que se passe-t-il au sein de l'UE ? Comme vous l'avez mentionné, les déclarations de von der Leyen vont tellement à l'encontre des intérêts nationaux des États membres. Comment voyez-vous la situation évoluer ? Il y a des exceptions, je dirais. Le Premier ministre belge, en particulier, me semble assez remarquable en ces temps d'uniformité insupportable, où tout le monde se range docilement. On utilise toujours cette expression de « solidarité européenne », qui n'est qu'un piètre prétexte pour rejeter le bon sens, car il est évident que l'on s'engage sur une mauvaise voie et que l'on se sert des slogans de la solidarité européenne pour faire passer toute dissidence pour quelque chose de négatif. Mais le Premier ministre belge a suggéré, vous savez, des choses mineures — comme le fait qu'après cette guerre, nous devrions normaliser nos relations avec la Russie — ce pour quoi il a ensuite été critiqué. Alors, comment voyez-vous l'Europe s'adapter à cette guerre en Iran ? Car cela, bien sûr, influencera aussi sa position sur la guerre en Ukraine.

## **#Gilbert Doctorow**

Eh bien, cela ne s'est pas encore vraiment ajusté. Cela ne s'est même pas partiellement ajusté. Quand on regarde le comportement odieux et les déclarations odieuses de Trump, ils violent tellement les valeurs européennes que la question est de savoir combien de temps encore cette hypocrisie pourra tenir. Que cet homme et ce pays soient les alliés les plus proches de l'Europe — c'est une telle violation de tous leurs idéaux que, tôt ou tard, cela devra se rompre. La question est de savoir quand, et qui montrera la voie. Maintenant, pour revenir à Bart De Wever, je suis très

heureux que vous l'ayez mentionné. J'ai un point de vue personnel à ce sujet. Je pense qu'il fait campagne pour devenir président de la Commission européenne. Il est devant le micro tous les jours.

Son parti, la N-VA, met en ligne ses discours et ses réponses aux questions sur YouTube. Il se rend à une réunion, comme il l'a fait il y a une semaine, des chefs de gouvernement européens, et il passe devant environ deux cents journalistes alignés avec leurs micros. Il s'arrête ici, puis là, puis à un quatrième endroit — il fait campagne pour prendre les commandes. Maintenant, je ne prends pas pour argent comptant ses déclarations conformistes. Je pense qu'il court la même course que Fico et Orbán, mais d'une manière très habile — sans froisser les gens, en protégeant ses arrières et en évitant de dire quoi que ce soit qui permettrait à ses ennemis de lui planter un couteau dans le dos et de l'écarter de son objectif.

Par conséquent, il affirme qu'il soutient l'Ukraine à 100 %. Il te parle de ses parents et de la façon dont ils ont accueilli des réfugiés ukrainiens. Il dit que, oui, nous n'aurons des relations normalisées avec la Russie qu'après la signature d'un traité de paix — un traité acceptable à la fois pour nous, en Europe, et pour les Ukrainiens. D'après ce que je comprends, tout cela n'est que du vent. C'est simplement un discours défensif, protecteur, pendant qu'il s'attaque aux choses qui comptent vraiment. Après tout, il a bien parlé de « normalisation des relations avec la Russie ». Et il a précisé, en se justifiant, que si l'on a un traité de paix, c'est un traité de paix, pas un simple bout de papier.

Un traité de paix signifie que vous avez résolu tous les différends en suspens, et qu'ensuite, vous normalisez les relations. Comme il l'a dit, c'est ce que nous avons fait après la Seconde Guerre mondiale : nous avons soudainement recommencé à commercer normalement et tout le reste. Cela contredit directement ce que nous entendons de la part de tous les détracteurs de la Russie dans l'UE. Ils veulent un traité de paix qui ne soit qu'une trêve, préparant le terrain pour un deuxième ou un troisième round, lorsqu'ils chasseront la Russie d'Europe ou s'assureront qu'elle reste en dehors de l'Europe. Il prend donc une direction très différente, et je suis sûr qu'il mène une campagne pour prendre le contrôle de l'orientation de l'UE.

## **#Glenn**

C'est un bon point. Et encore une fois, cela s'inscrit dans toute l'idée des Européens — on dirait qu'ils ne veulent même pas entrer en guerre. Ils veulent simplement un cessez-le-feu. Personne ne cherche vraiment à trouver un moyen de rétablir les relations après la guerre. Et comme vous le dites à juste titre, on entend sans cesse ce discours : une fois que ce sera terminé, nous pourrions trouver une autre voie pour rivaliser ou nous battre contre les Russes dans des conditions plus favorables. Même la guerre en Ukraine ne peut pas vraiment être terminée. Ils disent très ouvertement qu'ils ont besoin d'une pause pour respirer, se regrouper, reconstruire — mais le combat n'est pas fini.

Il me semble qu'il manque quelque chose dans le discours : la volonté de prendre du recul et de discuter des choses fondamentales, comme les véritables sources de la paix là-bas. Comment

imaginons-nous une Europe stable et prospère à l'avenir ? Est-ce une Europe où le plus grand pays du continent, par son territoire, sa population et son économie militaire, sera constamment contenu et coupé du reste du continent ? Est-ce vraiment une source de stabilité ? Est-ce que ce seront les pays occidentaux qui domineront à tel point que la Russie devra s'adapter ? Ou bien trouverons-nous une manière pour que tout le monde s'assoie autour de la même table ? Il n'y a aucune discussion à ce sujet. Tout ce que j'entends, ce sont des discours politiques réduits à des slogans creux sur, vous savez, nos valeurs et l'agression russe.

Au bout du compte, si toutes leurs larmes de crocodile versées pour l'Ukraine étaient sincères — s'ils voulaient vraiment sauver l'Ukraine — leur première priorité devrait être de la retirer de la ligne de front de ce nouveau jeu géopolitique. On ne peut sérieusement convaincre personne que cela ait profité à l'Ukraine d'une quelconque manière. Mais en ce qui concerne la fin de la guerre — comment la guerre en Iran a-t-elle affecté la possibilité d'une diplomatie ? Je pense que les Russes, après la diplomatie trompeuse avec l'Iran — d'abord le JCPOA, puis ces deux attaques surprises alors que les négociations se passaient bien — ne sont pas très enclins à faire confiance. Comment cela influence-t-il les choses ? Je veux dire, parlent-ils encore de l'Alaska à Moscou ? Et que dit-on en Chine ? Parce que Xi Jinping devait rencontrer Trump le mois prochain, mais cette rencontre a été reportée.

## **#Gilbert Doctorow**

Eh bien, j'ai critiqué la manière dont Vladimir Poutine gère le monde, et je dois critiquer encore plus sévèrement la position des Chinois, qui ressemblent à de véritables mauviettes. Leur position sur l'Iran est totalement incompréhensible, étant donné, comme je l'ai dit, leur soutien à l'Iran au sein de ces deux organisations clés où la Chine et la Russie sont toutes deux des leaders — je veux dire les BRICS et l'Organisation de coopération de Shanghai. Il est incompréhensible qu'ils n'aient rien fait de concret pour aider l'Iran, et que le ministère des Affaires étrangères ait été si prudent dans ses propos à son sujet. Mais assez parlé des Chinois. Je ne sais pas où tout cela va mener, mais il est clair que l'Europe va changer.

Il est clair que la position de plusieurs personnes est intenable, et qu'il faudra beaucoup de changements de direction à travers le continent. Mais un bon début serait de faire le ménage ici à Bruxelles et au sein des institutions européennes. Je ne vois pas comment, comme je l'ai dit, cette dame pourrait survivre à ce qu'elle a fait de ses propres mains — et ce serait déjà un bon début pour faire le ménage. Mais il y a encore beaucoup de choses qui doivent changer. Nous verrons si M. Orbán survit au vote prévu dans deux ou trois semaines, puisqu'il a joué un rôle si important dans la résistance face à la machine bruxelloise. Mais je m'excuse, je crois que je m'éloigne de votre question. Pourriez-vous la reformuler ?

## **#Glenn**

Les voies possibles pour la diplomatie maintenant — car les Russes envisageaient l'Alaska comme une direction à prendre, et les Chinois, je pense, espéraient que certaines relations pourraient être améliorées grâce à cette rencontre qui devait avoir lieu le mois prochain — parce que pour eux, bien sûr, cela pourrait représenter une opportunité. Si les États-Unis rencontrent actuellement des difficultés, peut-être aimeraient-ils mettre une pause à cette guerre économique contre les Chinois.

## **#Gilbert Doctorow**

Eh bien, la situation actuelle est bien sûr très embarrassante pour le président Poutine. Si l'on remonte à un peu plus d'un mois, il y a eu une rupture publique ouverte entre sa position et celle du ministère des Affaires étrangères. L'opposition au sein du ministère a commencé avec Sergueï Lavrov, qui a déclaré, de manière célèbre, que l'initiative — l'impulsion venue d'Anchorage — était perdue, qu'il n'y avait plus de place pour la diplomatie et que tout se réglerait sur le champ de bataille. Il a été immédiatement réprimandé. Mais ensuite, en deux ou trois semaines, on constate que son supérieur, Sergueï Lavrov, disait la même chose.

Pendant tout ce temps, Peskov, parlant au nom de Poutine, a dit le contraire. Et ils ont nommé Dmitriev, lui ont donné beaucoup d'importance. Permettez-moi d'être franc : à mon sens, Dmitriev est un agent américain. Il fait partie de l'élite libérale — ces libéraux que Poutine a toujours ménagés — dans un jeu de pouvoir classique où l'on penche à droite, puis à gauche, puis de nouveau à droite. C'est ainsi que Gorbatchev a maintenu son pouvoir jusqu'à sa chute. Et je pense que l'actuel chef de l'État joue le même jeu, ce qui pourrait mener au même résultat. Il arrive un moment où il faut choisir un camp ; on ne peut pas continuer à osciller indéfiniment.

Et il est temps, puisque le président Poutine a investi tant de son capital politique dans ces négociations — et si l'on y regarde de près, il faudrait être fou pour croire que quoi que ce soit puisse être accompli avec Donald Trump à la table des négociations, pour toutes les raisons que vous venez d'évoquer. Personne n'en parle aussi directement, mais il est assez évident que cette guerre se terminera sur le champ de bataille et que le rôle de M. Trump est inférieur à rien. Il y a donc là une grande division en Russie, et il reste à voir quand, ou si, le président s'adaptera aux nouvelles conditions. Jusqu'à présent, il ne l'a pas fait. Jusqu'à présent, ils sont plutôt satisfaits que Trump se soit retiré et ne pousse pas à de nouvelles discussions avec Poutine.

Mais ce jour viendra, et Poutine devra décider s'il compte poursuivre cette farce ou non. En même temps, nous savons bien ce que M. Zelensky a déclaré il y a un jour : que les Russes préparent ou lancent actuellement une grande offensive estivale. Il a raison ; c'est le cas. La seule chose fautive dans la déclaration de M. Zelensky, c'est l'affirmation selon laquelle cela coûterait très cher aux Russes, qu'ils perdraient un millier d'hommes par jour. Comme nous le savons — et comme je l'ai constaté au cours des quatre dernières années —, chaque fois que les Ukrainiens parlent des pertes russes, ils projettent sur les Russes leurs propres pertes. Que les Ukrainiens perdent un millier d'hommes par jour est tout à fait crédible. Les Russes, non.

Néanmoins, les Russes, bien sûr, subissent des pertes. Mais ce qui était significatif dans les propos de Zelensky — qui, par ailleurs, ne se reflètent pas dans ce que la télévision d'État russe a dit à son public —, c'est qu'il parlait du retour à l'utilisation des chars et du matériel lourd. En partie, cela s'explique par la saison : ils bénéficient d'un meilleur couvert, les feuilles repoussent, le printemps est en cours. Mais je ne pense pas que cela suffise à tout expliquer. Je pense que les Russes sont tout simplement beaucoup plus confiants dans leur capacité à tenir les drones ukrainiens à distance, ou à les contrer d'une manière ou d'une autre, et qu'ils rassemblent du matériel lourd, ce qu'ils n'avaient pas fait depuis près d'un an.

C'est donc en préparation d'une grande offensive sur Kramatorsk et Sloviansk, qui se trouvent désormais à seulement 18 kilomètres à portée d'artillerie du point de vue russe — après quoi, ce serait un nettoyage complet. En même temps, en regardant vers l'avenir, comme toi et moi le faisons, il est frappant qu'après quatre ans de guerre — maintenant dans la cinquième année, une guerre qui dure presque aussi longtemps que la Seconde Guerre mondiale — la Russie n'ait conquis, au cours des derniers mois, que 5 % supplémentaires de la province de Donetsk, ou 8 %. On est passé de 17 % à 25 % — pardon, de 25 % détenus par les Ukrainiens à environ 18 %. Jusqu'à présent, leurs avancées, pour des raisons compréhensibles, ont été extrêmement modestes. Nous verrons très bientôt s'ils peuvent contourner et atteindre le Dniepr en quelques semaines plutôt qu'en quelques années. Tout cela reste donc à venir.

## **#Glenn**

Eh bien, que diriez-vous d'une toute dernière question ? Nous avons constaté, en matière d'évolutions mondiales, certains succès de l'offensive ukrainienne, notamment dans le sud, dans la région de Zaporijjia. Comment expliquez-vous cela, sachant qu'ils ont perdu une grande partie de leur accès à l'argent et aux armes au cours des dernières semaines ?

## **#Gilbert Doctorow**

Parce qu'il s'agit d'un front long de 1 200 kilomètres, s'ils trouvent un point faible — quelle que soit la ville — ils l'exploitent. Mais je ne dirais pas que les succès isolés ou les surprises qu'ils obtiennent vont renverser la situation d'ensemble, à savoir l'avancée russe, telle que je l'ai décrite, contre les deux derniers avant-postes et hauteurs de moyenne importance que sont Sloviansk et Kramatorsk. Le succès ukrainien ne surprendrait que ceux qui, jour après jour, semaine après semaine, affirment que les Russes ont brisé les lignes ukrainiennes, que leurs efforts de recrutement ont été totalement infructueux, et ainsi de suite.

Comme vous le savez, parmi nos collègues et sur diverses plateformes YouTube, nombreux sont ceux qui publient chaque jour les récits les plus sensationnalistes et les plus tapageurs de la guerre — des histoires affirmant qu'elle touche à sa fin, qu'il y a une victoire russe, une capitulation ukrainienne, comme si c'était une formalité. Cela n'a jamais été une formalité. Les Ukrainiens,

malgré tout, ont combattu avec un grand courage, ce que la télévision d'État russe reconnaît d'ailleurs, mais que presque aucun de mes collègues ne mentionne. Et je dis que c'est honteux, car le fait demeure qu'il existe un véritable esprit combatif en Ukraine. Cependant, il y a le problème que vous avez souligné : ils manquent cruellement d'équipement et, bien sûr, leur nombre de soldats a été considérablement réduit. C'est indéniable, et c'est pourquoi, comme je le dis, ils ne peuvent concentrer leurs forces que sur un ou deux points. Mais sur l'ensemble de la ligne de 1 200 kilomètres, les Russes disposent de loin de l'avantage stratégique.

## **#Glenn**

Eh bien, merci d'avoir pris le temps de nous parler. Je vous en suis reconnaissant. Je pense que cela semble indiquer que la situation prend la forme d'une guerre mondiale lorsque l'on voit un conflit en influencer un autre. Je ne pense pas que nous en soyons encore là, mais étant donné l'ampleur des répercussions mondiales et la manière dont ces guerres et conflits — de celui en Ukraine à celui impliquant l'Iran — affectent également la rivalité entre les États-Unis et la Chine, il semble bien que cela prenne une dimension mondiale. Avez-vous une dernière réflexion avant que nous concluions ?

## **#Gilbert Doctorow**

Non, je pense que je suis tout à fait d'accord avec ton résumé. Cela a une dimension mondiale. Les deux sont intimement liés. Et, bien sûr, l'épuisement des défenses aériennes américaines dans la guerre d'Israël contre l'Iran constitue un revers majeur pour l'Ukraine. Donc, en termes très simples d'équipement disponible, les deux guerres sont directement interconnectées au désavantage de l'Ukraine.